

actes de vandalisme. Les catholiques, grâce à leur conduite calme et mesurée, grâce à la prudence et au zèle éclairé du pontife qui les dirige, sont maintenant en possession d'une église uniquement destinée à leurs besoins religieux. Aussi le sixième anniversaire de la réintégration du culte catholique dans cette vaste et belle contrée, a-t-il été fêté le dimanche de la Trinité, avec la plus grande pompe. La messe solennelle a été célébrée par Mgr. le comte Dagnaud, abbé-évêque de Saint-Maurice et Bethléem, et, après l'évangile, son vicaire-général, M. le chanoine Chervaz, protonotaire apostolique, a prononcé un discours sur la divinité et l'influence tutélaire de la religion catholique sur la société, qui a été écouté avec une religieuse attention, et a produit le meilleur effet sur les protestans mêmes, qui assistaient à cette auguste cérémonie.

La révolution du canton de Vaud ne s'est opérée qu'à l'instigation des réfugiés valaisans, dans l'espoir avoué d'anéantir les gouvernemens valais et lucernois, et avec eux le catholicisme. Or, voilà que l'intreprète général de Somenberg a fait justice des corps-francs, sous les murs de Lucerne, comme le brave commandant et chevalier Yost, des jeunes-suisse, sur les bords du Trident. Le régime actuel des deux cantons est plus solide, plus confortable que jamais. Le canton de Vaud, quoique sous le bon plaisir des Solons de l'émeute, est au contraire dans le malaise, la gêne : il y a anarchie dans les idées, dans les hommes et les choses. Les sectes dissidentes, le catholicisme excepté, qui, fort heureusement, est hors de cause, s'entre-déchirent... La liberté religieuse a pour elle la majorité du peuple. Mais il ne faut pas s'y méprendre : cette opinion est bien moins la conséquence d'une croyance arrêtée, d'une conviction intime, que celle d'une indifférence complète qui ne tolère les cultes que pour n'être pas obligé d'en professer un ; car dès qu'il s'agit pour quelques-uns d'être réellement chrétiens, s'ils ont le courage de leurs convictions, alors, aux yeux des indifférens, il semble permis de les traquer, de les maltraiter, de les injurier impunément. Voilà pourtant où en est arrivé un pays de liberté démocratique. Pauvre Suisse !... *Ami de la Religion.*

#### LES INSECTES.

« Un jour d'été, dit Bernardin de Saint-Pierre, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus, sur un fraisier qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'en vis d'une autre sorte que je décrivis encore ; j'en observai pendant trois semaines trente-sept espèces toutes différentes ; mais, il y en eut à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité d'expressions.

« Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures ; il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes ; les unes avaient la tête arrondie comme un turban ; d'autres allongée en pointe de clou. A quelques unes elle paraissait obscurcie comme un point de velours noir ; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre ; d'autres de courtes et de larges qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir : les unes les portaient perpendiculairement ; les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre ; celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons ; celles-là s'élevaient en l'air en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volans de papier, qui s'élevaient en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil ; mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout-à-fait inconnues, car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer ; je dédaignai, comme suffisamment connus, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirés sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sous les feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille, les guêpes et mouches à miel qui bourdonnaient autour de ces fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui lècheaient les pucerons ; enfin les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient des filets dans le voisinage.

« Quelque petits que fussent ces objets, dignes de mon attention puisqu'ils avaient mérité celle de la nature, je n'eusse pu leur refuser une place dans mon histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers ; à plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte ; les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitans. D'ailleurs, mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris ; je ne l'observais qu'à des moments perdus ; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le courant de la journée, encore

moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent ; j'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibiens, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Bernardin de Saint-Pierre, comme on le voit, revient toujours à son idée favorite des harmonies de la nature. Cette idée, très juste en elle-même, ne pouvait à ce qu'il semble, trouver un plus éloquent interprète ; cependant personne autant que notre auteur n'a contribué à la rendre suspecte aux bons esprits. C'est que, pour développer convenablement une pareille question, il ne suffit pas d'être doué d'une vive sensibilité et d'une brillante imagination, il faut avant tout bien connaître les êtres entre lesquels on prétend établir des rapports, et c'est ce qu'on ne peut acquérir que par de laborieuses et patientes études. Toutes les parties de la création sont liées entre-elles, cela est incontestable, et à l'histoire d'une simple plante se rattache celle d'une foule d'autres êtres ; mais tous ces rapports ne sont pas également nécessaires, et l'on a été fort au-delà de la vérité lorsqu'on a dit qu'un seul anneau enlevé, et toute la chaîne des harmonies naturelles serait détruite.

Depuis les admirables travaux de Cuvier sur les races perdues d'animaux, personne n'a plus osé dire que la destruction d'une seule espèce entraînerait celle de toutes les autres ; mais cela était soutenu il y a moins d'un siècle par des hommes d'ailleurs éclairés, et qui croyaient trouver, dans cet étroit enchaînement qu'ils supposaient entre tous les être, une preuve de la Providence. N'y aurait-il pas au contraire un plus juste motif d'admirer en voyant l'étonnante facilité avec laquelle l'organisation des animaux se prête aux changements de circonstances, et trouve pour la conservation de la vie de nouvelles ressources aussitôt que de nouveaux besoins se présentent.

Le fraisier dont il vient d'être question était, comme le remarque très justement l'auteur, placé dans des circonstances extraordinaires, et ses rapports n'étaient plus les mêmes que s'il fût resté dans l'état de nature ; beaucoup des insectes qui l'eussent visité s'il eût été planté sur la lisière d'un bois, ne venaient pas sans doute le chercher au milieu des fumées de Paris ; mais, d'une autre part, il était là comme un oasis au centre d'un désert, et offrait un asile à une infinité de voyageurs ailés dont les habitations étaient très distantes ; ainsi le jardinier, qui l'avait détaché de son sol natal pour le faire végéter tristement dans un petit pot de terre, avait peut-être en somme contribué à accroître plutôt qu'à diminuer sa population. Mais, si nous ne pouvons rien conclure d'un seul exemple, et d'un exemple pris dans un cas exceptionnel, nous avons ailleurs des observations exemptes de tout reproche, d'après lesquelles nous pouvons nous faire une idée de la multitude et de la variété infinie des insectes. Nous laisserons au reste parler sur ce sujet un des hommes qui s'en sont occupés avec le plus de succès, le célèbre Réaumur.

« Quand on pense, dit ce judicieux observateur, à ce qu'est obligé de savoir un habile botaniste, on en est effrayé : sa mémoire doit être chargée des noms de plus de douze à treize mille plantes ; il doit être en état de se rappeler toutes les fois qu'il le veut l'image de chacune. Cependant, entre tant de plantes, il n'en est peut-être point qui n'ait ses insectes particuliers ; tel arbre, comme le chêne, suffit pour en élever plusieurs centaines d'espèces différentes. Combien y en a-t-il, cependant, qui ne voient pas les plantes ? Combien y en a-t-il qui dévorent les autres espèces, ou qui se nourrissent aux dépens des plus grands animaux qu'elles sucent continuellement ? Combien y en a-t-il enfin qui passent la plus grande partie de leur vie dans l'eau, ou même qui l'y passent tout entière ? L'immensité des ouvrages de la nature ne paraît mieux nulle part que dans l'innombrable multiplicité de tant d'espèces de petits animaux

#### BULLETIN.

Extrait du Catholic Herald de Philadelphie. — Procès du Conseil-de-Ville.

Nous reproduisons du *Herald Catholique* de Philadelphie une lettre datée de Valparaiso, dans laquelle une des Sœurs, compagnes du R. P. Smet, raconte à ses Sœurs de Belgique, les détails de son voyage jusqu'à Valparaiso, en date du 27 avril 1844.

« Ma très-chère et très-digne Mère,

« J'ai remis hier au R. P. de Smet un paquet contenant le journal de notre voyage, ainsi qu'une lettre de chacune de nous à votre adresse, et d'autres adressées à nos Sœurs, à nos parens de Liège, d'Ixelles, de Fleuvers et d'autres endroits. Vous recevrez ce paquet probablement avant cette lettre : car comme nous vous l'envoyons avec les dépêches du gouvernement, il se rendra plus sûrement. Malgré cela, je profite de l'offre d'un capitaine français bien connu des dames chez qui nous nous reposons, et dont le vaisseau doit faire voile au 1er. de mai.

« Nous sommes arrivées ici en bonne santé le 12 du présent, après quatre-vingt-douze jours de navigation, et nous voici au deux tiers de notre long voyage qui jusqu'ici a été assez heureux. Jusqu'à ce que nous eussions atteint le Cap Horn, nous n'imaginions pas ce que c'était qu'un Madenfuric, et vrai